

Septfontaine

Michel Septfontaine

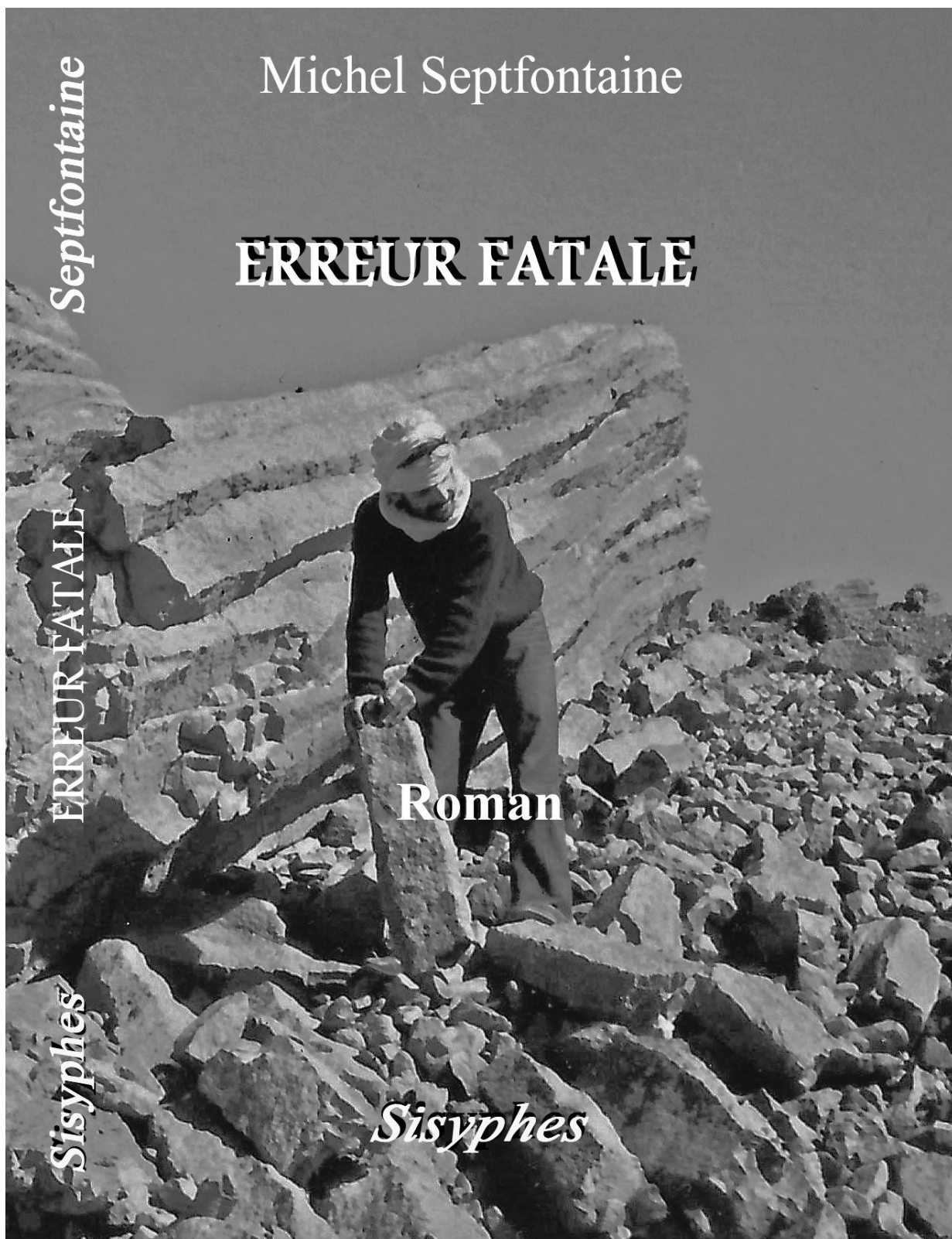
ERREUR FATALE

ERREUR FATALE

Roman

Sisyphes

Sisyphes



Le Dr Lucien Legoff, médecin de guerre à la Légion étrangère, est envoyé en mission spéciale dans l'oasis d'Idélès, Grand Sud algérien. Sous le couvert d'une action humanitaire, il surveille, conjointement avec les forces algériennes, une possible pénétration des troupes djihadistes repoussées vers le nord, dans le massif de l'Atakor, par l'armée française au Mali. Un jour, le ciel lui tombe sur la tête: son dispensaire est pris pour cible par des tirs de drones... Dans les décombres, la population découvre une vingtaine de cadavres d'enfants à côté de ceux du personnel soignant. Blessé et traumatisé, le major Legoff va peu à peu basculer dans une démence meurtrière. La traque des responsables prendra la forme d'une exécution nécessaire, dans un monde décadent; la simple bayure n'est plus retenue comme une excuse diplomatique...

ISBN 978-2-8399-1615-8

28 CHF

Septfontaine

ERREUR FATALE

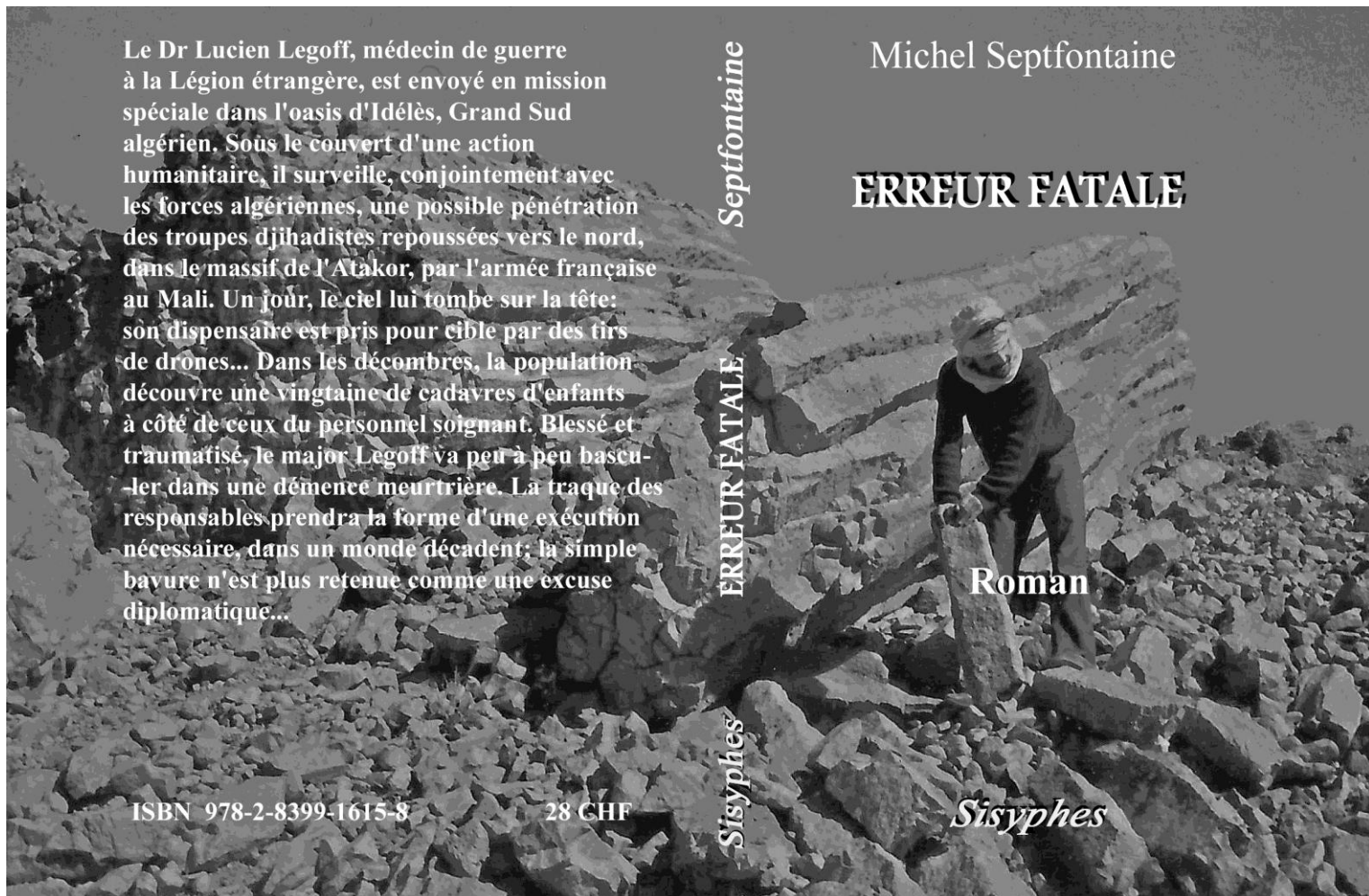
Sisyphes

Michel Septfontaine

ERREUR FATALE

Roman

Sisyphes



ERREUR FATALE

*Chronique d'une bavure
ordinaire*

Du même auteur :

L'Impasse, Éditions Thélès, Paris 2007 ; Éditions Sisyphe, 2010

La Scierie – Le forestier de la Cathédrale, Éditions Thélès, Paris 2008

Le Soleil Pourpre – Chronique d'un marginal, Éditions Sisyphe, 2010

La Loge, Éditions Sisyphe, 2011

L'Imposture, Éditions Sisyphe, 2012

Profil de Mort – Dans la maison vide, Éditions L'Harmattan/Amarante, 2013

Commentaire de « *L'Illustré* », Genève, 07.10.2013 :

Blaise Calame : « ... *sa description fait mouche. On accroche, captivé et ravi de retrouver chez un auteur suisse le souffle d'un écrivain installé comme le Chilien Luis Sepúlveda, un maître de la description.* »

Textes pdf et extraits sur www.archive.org et « Open Library »

Michel Septfontaine

ERREUR FATALE

Chronique d'une bavure ordinaire

Roman

Sisyphes

Couverture : décor ruiniforme dans le massif de l'Atakor, lave basaltique ; photo de l'auteur (1974)

Texte intégral

Adresse E-mail de l'auteur sur le site : www.palgeo.ch

© Éditions *Sisyphes*, 2015

ISBN 978-2-8399-1615-8

Notes biographiques

L'auteur est né en 1944 à Genève ; boursier de l'État dans le secondaire, il suit ensuite des études de géologie à l'Université. Puis il travaille en Algérie, dans le cadre du projet de développement d'une cimenterie en Oranie. Conquis par le pays et ses habitants, il accomplit en 1974, avec sa compagne, un raid de six semaines en 3CV à travers le Sahara. Après plusieurs années de recherches géologiques dans les Alpes, Michel Septfontaine est engagé en 1980 par le Service de la carte géologique du Maroc, avec le soutien financier de l'aide humanitaire suisse. Il réside cinq ans à Rabat avec sa famille et effectue de nombreuses missions dans le Haut Atlas et la chaîne du Rif, en pays berbère.

À la suite de ses recherches sur le terrain, l'auteur a publié de nombreux travaux scientifiques traitant de la géologie des Alpes (dont un mémoire de 120 pages, éditions Birkhäuser, Bâle, 1983) et de l'Atlas marocain.

Une bibliographie géologique figure sur : www.palgeo.ch; les publications scientifiques disponibles en pdf sur www.Academia.edu ; les ouvrages romancés sur « Open Library », « Library Thing », Wikipedia et le site de la Bibliothèque cantonale vaudoise (BCURumine).

L'auteur est également curieux de littérature engagée, de récits de voyages, et d'introspection personnelle. Il a publié six romans, aux éditions Thélès, Sisyphe (autoéditions) et L'Harmattan (« *Profil de Mort* »). Ces ouvrages sont répertoriés et résumés sur certains sites de vente internet, via Tite Live. Certaines parutions sont disponibles, en ligne, dans les librairies Payot en Suisse romande ou consultables dans les bibliothèques publiques (Genève et Vaud).

Un **dossier de presse** est disponible en pdf sur : www.archive.org, **Texts search creator Michel Septfontaine avec certains romans en téléchargement gratuit**. Voir aussi www.Academia.edu pour le profil et le dossier.

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait une pure coïncidence. Toutefois, les événements tragiques relatés dans ce roman ont une base ancrée dans la réalité... la réalité des guerres modernes (ces drones de guerres !) robotisées, entre jeu vidéo et feu du ciel télécommandé, avec les inévitables dérapages qui leur sont associés, dénoncés sur des sites « contestataires » montrant l'hégémonie et la mauvaise foi des grandes puissances, « impuissantes » en face de cet outil internet qu'elles ont elles-mêmes créé à des fins stratégiques et confidentielles ! Ironie de l'histoire, l'arroseur arrosé... les images ne manquent pas, du ridicule au tragique.

*« Malheur à ceux par qui
le scandale arrive ! »
Matthieu XVIII, 7*

Résumé

Le Dr Lucien Legoff, médecin de guerre à la Légion étrangère, est détaché en mission spéciale dans l'oasis d'Idélès, Grand Sud algérien. Sous le prétexte d'une action humanitaire, il est chargé de signaler une possible pénétration des troupes djihadistes repoussées dans le massif de l'Atakor par l'armée française au Mali. Cette mission s'effectue conjointement avec les forces algériennes, stationnées aux frontières. Un jour, le ciel lui tombe sur la tête : son dispensaire est pris pour cible par des tirs de drones, d'origine inconnue... Dans les décombres, la population découvre une vingtaine de cadavres d'enfants à côté de ceux du personnel soignant. Blessé et traumatisé, le major Legoff va basculer dans une démence destructrice. Il est considéré par plusieurs gouvernements, dont la France, comme coupable par négligence de cet attentat commis au sol, car personne ne croit à l'hypothèse invraisemblable d'une attaque aérienne. Il va devoir s'enfuir pour tenter de se justifier...

Une traque sanglante s'organise, alors qu'Ahmed, le chauffeur du major, lui aussi en cavale, a pu photographier une roquette intacte (un « raté ») portant des inscriptions en hébreu. Les photos sont publiées et créent un énorme scandale diplomatique. Grâce à la complicité d'un ancien pilote américain, spécialiste en cybernétique, le Dr Legoff obtient les coordonnées de la base des drones, dans le Néguev et surtout la liste des responsables de cette agression qui prend la forme d'une terrible bavure, commise sur territoire algérien. Cette bavure aurait pu être évitée, sans l'obstination et la maladresse de militaires juifs et américains manipulés et cependant responsables,

avec pour tâche la liquidation d'un chef iranien d'Al Qaïda, présent au Maghreb. Mais, pour l'État-major de Tsahal, la mort des enfants d'Idélès n'est qu'un détail dans le cadre de la lutte pour la pérennité de l'État d'Israël contre l'Iran et les pays arabes, et un avatar du maniement des avions sans pilote. Legoff n'acceptera pas cette vision réductrice, inhumaine, ainsi que l'image moderne trop répandue, de « dégât collatéral », ou de frappes dites « chirurgicales » ; des termes offensants, une dérive sémantique pour un homme qui, en tant que chirurgien, a opéré sur le terrain de nombreux jeunes soldats engagés dans un combat douteux...

Devenu un « *homme tragique* », il va se transformer à son tour en bête de combat, tuant froidement tous ceux qui s'opposent à son projet : l'exécution des responsables du massacre d'Idélès, qui ne seront jamais conduits devant un tribunal pour « crime de guerre » !

Avant-propos

La guerre est un art, on le sait depuis l'Antiquité et Machiavel, mais elle présente des différences avec les autres formes artistiques les plus communes : la peinture, la sculpture, la musique ou l'écriture. Il faudrait évidemment définir l'art, en tant que tel, mais ce n'est pas le sujet ici. Pour faire simple, admettons que l'activité artistique consiste à se révéler ou à s'oublier dans un acte de création, dans la contemplation d'une construction (l'œuvre) qui en résulte, sortie d'un mouvement de l'inconscient : une pulsion, une intuition, un affect ! Mais obéissant toutefois à des règles strictes, comme l'harmonie en musique ou la stratégie militaire sur le champ de bataille. C'est la face dionysiaque, tragique, du créateur (Nietzsche), domptée par Apollon, le modérateur.

La guerre connaît donc ces éléments de base, liés aux pulsions les plus primitives, en particulier chez ceux qui l'organisent (les esthètes) et qui la font faire par les autres, sans prendre de risques... ou encore pour ceux (les techniciens) qui la contemplent devant un écran... Mais le but est différent : l'acte réfléchi ou inconscient obéit à un désir de destruction, de démantèlement, de *déconstruction et de décomposition*. Cependant on y trouve l'intention, à peine avouée, de réaliser un scénario réussi dicté par des règles, des mouvements concertés, comme dans une tragédie du théâtre classique. On reste dans le domaine de l'art. L'improvisation, mal gérée et unique à l'art de la guerre (rien à voir avec l'improvisation en musique moderne qui obéit à des règles harmoniques et échappe ainsi au chaos) vient ensuite et complique tout... Reste quand même la dimension *plastique* dans la manière d'exterminer son prochain et ses réalisations, avec élégance, soit en masse selon des règles apprises dans des séminaires spécialisés, soit individuellement, pour les romantiques, en combat singulier. Une relation avec les arts plastiques

donc, la danse, le jeu des corps et des corps d'armées. Il n'est pas ici question de soucis bassement politiques ou électoraux...

Toutefois, le but de la guerre est aussi de redessiner les contours d'un territoire, en les lissant dans les zones des futures conquêtes : en cela, elle s'apparente au dessin artistique ou technique. Mais concrètement l'exécutant, le guerrier, court un grand risque et dans le scénario spatio-temporel proposé, tout est fait pour qu'il s'en sorte vivant en éliminant proprement son adversaire, afin de pouvoir *resservir* lors d'une prochaine représentation... On rejoint le domaine du théâtre, avec tout l'effort physique et mental qui le caractérise. On dira qu'il est courageux, « héroïque » sur scène ; lui aussi est un homme de l'art ! Comme un artiste saisissant son pinceau, soudainement inspiré, il brandit son fusil dont il connaît à fond le maniement, et abat son adversaire... C'est un geste d'artiste, mais il est le seul à ne pas le savoir, au milieu du crépitement des mitrailleuses... Au péril de sa vie, il a contribué à conserver et à améliorer, pour la nation, ce tableau vivant : la condition humaine et ses « valeurs », dans un espace esthétique. L'œuvre est alors en voie d'achèvement... mais la paix retrouvée crée comme un vide, un trou sur la toile. L'art de la guerre connaît aussi des temps morts, des lacunes, ainsi que les pages blanches d'un écrivain à court d'inspiration !

Voilà comment on concevait la chose, en ces temps reculés... Cependant la réalité sur le terrain est bien différente, et même dans les bureaux des décideurs : une situation délicate pour les États-majors qui ont préparé avec soin le déroulement des opérations, selon un protocole rigoureux, nous l'avons dit ! De nos jours, une certaine liberté d'expression nous fait découvrir un tableau encore plus médiocre : il m'est pénible d'avouer que l'on pourrait suspecter ces organisateurs étoilés, au-dessus de tout soupçon, de mensonge caractérisé et de forfaiture, avant mais surtout *après* les combats. En effet, ces stratégies modernes se refusent à admettre que les opérations

de « pacification » se sont déroulées le plus souvent dans la plus grande confusion, laissant aux générations futures des pays dévastés et irrécupérables ! Toutefois, on entend parfois, dans ce concert de réactions discordantes, une parole satisfaite, qui calme les consciences : « *we made the job !* » (Parole de texan). Douter de telles paroles historiques serait inconvenant ; ce serait admettre l'inutilité de nos responsables démocratiquement élus... Ce serait admettre que la guerre n'est plus un art, une *destruction esthétique*, un *travail nécessaire* et achevé, mais un massacre, une boucherie, à laquelle participent involontairement les populations civiles, spectateurs intéressés, qui sont pris à parti sous les bombes comme n'importe quel acteur sur la scène des opérations. Dans ce théâtre, le public participe... On a je pense compris que c'était là la toile de fond du présent ouvrage, tissée grâce aux sujets récurrents de notre actualité, qui se perd dans la banalité de l'histoire...

Ainsi, de nos jours, la guerre n'a plus droit au statut d'art plastique : on ne sculpte plus les corps directement par le fer et par le feu et on ne les fait plus danser... Les scénarios d'extermination ne s'écrivent plus de la même façon, le vocabulaire change suivant les lois de la propagande qui, elles sont immuables. Par définition, l'autre indésirable est un « *terroriste* », soit un individu ou un groupe. Pour les Allemands en 42, les Résistants étaient des « *terroristes* » ; les Palestiniens, qui n'ont pas d'État reconnu, sont des « *terroristes* » Israël est un État « *terroriste* », hégémonique dans les colonies. Le terrorisme d'État est un truisme mais qui dérange. Faire la guerre sans la déclarer... Même le savoir-vivre le plus élémentaire est bafoué ! On parle alors de « guerre asymétrique », Saïd contre Goliath, et toute la grandeur esthétique, dionysiaque, du drame s'effondre devant la mesquinerie des règlements de compte entre extrémistes religieux et nationalistes. Une affaire de clercs de notaires, à coups de dogmes empoisonnés. Enfin la guerre s'est encore démocratisée, comme en

Syrie et dans la bande de Gaza : on oublie les tirs ciblés, la technologie de pointe (des alibis) et on tire dans le tas. Des civils sous un tapis de bombes, *Guernica* est de retour et l'art de la guerre, devenu décadent, a perdu ses idoles et son panache antique... Zarathoustra le solitaire n'en finit pas de mourir !

Table des Matières

Résumé	9
Avant-propos	11

Première partie

Chapitre Premier	<i>Drones d'insectes</i>	21
Chapitre Deux	<i>Tamanrasset</i>	45
Chapitre Trois	<i>Manipulation</i>	69
Chapitre Quatre	<i>Aïcha</i>	93
Chapitre Cinq	<i>Le Plan</i>	117
Chapitre Six	<i>Les gorges d'Arak</i>	145
Chapitre Sept	<i>Le Tassili des Ajjer</i>	175

Deuxième partie

Chapitre Premier	<i>Takhla</i>	203
Chapitre Deux	<i>Retour</i>	237
Chapitre Trois	<i>La fuite</i>	265
Chapitre Quatre	<i>Ahmed</i>	281
Chapitre Cinq	<i>L'exécution</i>	321
Épilogue		407
Documents consultés /Annexes		415

1. Les drones menacés de piratage (extrait de « *Pour la Science* », 2014)
2. Rappel de quelques dérapages connus dans l'aviation moderne US et le problème (majeur) du renseignement au sol (émission et film Arte, 2013)
3. Les pays neutres s'équipent

4. Rappels de géopolitique au Proche-Orient (ou « *Realpolitik* de Bismarck»)

Glossaires

422

« À partir de choses qui sont arrivées et de choses telles qu'elles existent et de toutes les choses que vous connaissez... vous construisez grâce à votre imagination quelque chose qui n'est pas une représentation, mais qui est une chose nouvelle, qui est plus vraie que tout ce qui est vrai et qui vit, et vous la faites vivre... »

Ernest Hemingway (Paris
Review, 1958)

*« Une civilisation fondée sur le principe
de la science ne peut que sombrer, du
moment où elle commence à devenir
illogique, c'est-à-dire à reculer devant
ses propres conséquences. »*

Nietzsche

« La Naissance de la Tragédie, XVIII »

Première partie

*« L'usage d'armements totalement automatisés
est problématique, car il n'est pas possible
de trouver une personne responsable. »*

Encyclopédie Wikipédia 2013

Chapitre Premier

Drones d'insectes

Après le repas, j'ai décidé de faire une courte sieste. La cuisine d'Ahmed était toujours un peu trop lourde : trop d'huile dans le tajine et peu de légumes. La viande de mouton baignait dans un jus infâme et je soupçonnais mon chauffeur d'utiliser un nombre incalculable de fois la même huile, par paresse, pour s'éviter la corvée du ravitaillement... Je lui ai dit, ironique : « Tu pourrais tout aussi bien nous empoisonner à l'huile de vidange, pas vrai Ahmed ? » Il a souri de toutes ses dents cariées, en me répondant : « *Aouah** ! » Pas d'huile de vidange, m'sieur Legoff... pas d'huile de vidange ! C'est bonne huile d'olive ; l'huile des « *zitounes** »... moi acheter chez *le « Mozabite* ! »* C'était un peu un jeu entre nous. On s'engueulait parfois, comme un vieux couple. Depuis le temps...

Mais aujourd'hui, j'avais vraiment le ventre lourd et besoin de repos. La chaleur était accablante, c'était étrange pour un début octobre. J'ai contourné le mur crevassé de la vieille école, pour retrouver mon coin d'ombre. L'école, transformée en dispensaire : un bâtiment en pisé qui avait supporté des lustres de tempêtes de sable et épongé les rafales des pluies hivernales, au moins une fois tous les cinq ans... Le désert fleurissait alors, comme une jeune fille qui s'éveille d'un long sommeil et retrouve une nouvelle vigueur pour

jouir de ses sens engourdis. Le bâtiment, qui servait aussi d'hôpital de fortune, était comme un havre de paix dans ce paysage aride, en bordure de l'oasis. Les enfants devaient déjà dormir à l'intérieur. Du moins certains d'entre eux. Il y avait aussi les autres, des agités, des gosses qui souffraient et quelques adultes : la malaria, les infections de toutes sortes, les piqûres de scorpions et les accidents domestiques... Je manquais de médicaments, comme toujours, dans ces régions oubliées des hommes. Oubliées, oui ! Du moins jusqu'à ces derniers temps... la rébellion Touareg et les mouvements djihadistes avaient changé la donne : ils avaient l'armée française aux trousses, depuis le Mali, et remontaient au nord...

C'est l'ambassadeur à Alger qui m'avait suggéré de transformer l'école en dispensaire, tout en continuant à donner quelques heures de cours de français. Mon contact, un haut-gradé du bataillon, Carozzi, un Corse obstiné et méfiant, un vieux renard de la Légion, que je connaissais bien et qui s'était converti dans le renseignement, avait approuvé en secouant la tête, comme devant une évidence :

« Vous êtes médecin et chirurgien, major Legoff, un médecin détaché, certes, mais ce dispensaire, c'est la couverture idéale et les Algériens n'ont rien contre les humanitaires. Là-bas, les Touareg vont vous recevoir comme un marabout, un sauveur... Carozzi en rajoutait toujours un peu, histoire d'arrondir les angles... Je lui avais répondu :

— Je n'aime pas votre jeu, brigadier, sauf votre respect... Je soigne nos soldats, c'est mon boulot... Je rafistole nos hommes, parfois trop imprudents ; des têtes brûlées... Mais là, j'ai l'impression d'être une balance, un faux jeton, au milieu de nulle part. L'armée est à cinq cent kilomètres au sud et les islamistes n'ont pas encore franchi la frontière !

— Cela ne saurait tarder, mon ami... cela ne saurait tarder ! Et vous allez être aux premières loges. Nous avons repéré une cache d'armes, dans le vieux bordj, et des types suspects qui gravitent

autour ; ils squattent les ruines... Notre informateur a dû quitter l'oasis... un maladroit qui a pris des risques inutiles. Pour l'instant on les tient au frais, on les observe... Ils serviront d'appas ! Vous pêchez Legoff ? Non ? Dommage... Vos renseignements seront précieux, pour coincer les rebelles, lorsqu'ils remonteront vers le nord. Nous avons besoin d'une « balance » fiable, comme vous dites, avec une présence militaire réduite à quelques hommes ; les Algériens sont évidemment dans le coup, quoique un peu réticents... Pour parler franc, vous serez en mission de renseignement, en soutien de l'armée algérienne. Vous devrez vous mettre aux ordres du commandant de Tamanrasset... Le lieutenant est déjà au courant. J'ai d'ailleurs ici votre ordre de mission... confidentiel. Mangez-le après l'avoir lu ! Je plaisante, bien sûr... il y a une dizaine de pages... Bref, soyez très prudent ! Nos chefs ne font pas confiance à l'armée et « Al Qaïda » au Maghreb est partout... Vous ne serez pas dépaysé, même le désert vous rappellera votre séjour constructif et plein d'enseignement en Afghanistan, une chance en quelque sorte ; notre engagement était officieux.... C'est bien vous qui cherchiez le contact avec l'autre, non ? J'ai haussé les épaules et remarqué, sans acrimonie :

— Vous me provoquez, brigadier... Je vous préférerais là-bas, sur le terrain ! J'ironisais à peine... Je l'avais soigné pour quelques bricoles ; il fréquentait souvent des lieux mal famés à Kaboul, « en toute discrétion », pour reprendre son vocabulaire volontairement pondéré !

— Du tout, Legoff... Personnellement je pense que vous êtes un type bien. Je sais qu'en réalité vous n'aimez pas les gens, mais vous êtes honnête ; on peut compter sur votre collaboration ! J'ai lu votre CV, vous étiez antimilitariste pendant votre adolescence, classé comme anarchiste, et vous voilà l'un des nôtres... Après toutes ces années d'études ! Vous êtes une énigme, mon vieux, mais quel caractère ! Vous avez fait un travail remarquable au pays des Talibans – qu'ils aillent au Diable ceux-là ! Tout ça pour rien ! – et

plusieurs gars vous doivent la vie, des Américains j'en crois bien, des obèses ; le « ketchup » coulait à flot au bloc opératoire, pas vrai... Il ricana stupidement, puis tenta un regard amical, un rien protecteur, mais il était mauvais comédien !

« Paraît que vous maniez aussi bien le FM que le bistouri ? Je vous fais une fleur, major Legoff... et je ne plaisante plus. Nous avons besoin de vous ; votre idéalisme à rebours a du bon et vous saurez gagner la confiance des locaux. Alors à vous de jouer... vous avez le soutien de la brigade, du bataillon et de l'armée algérienne. Un détachement hélicoptère de la Légion étrangère est basé en Libye, près de la frontière, à un jet de pierre de Djanet, au cas où ! » Je devais m'en souvenir par la suite...

Maintenant, l'oasis est plongée dans un silence épais, pâteux ; ma bouche aussi est pâteuse, et j'avais, depuis le matin, la désagréable impression de sortir d'une gueule de bois, après une nuit folle. Les médicaments, bien sûr ; ma dose journalière de morphine, à cause des douleurs à la hanche. Un éclat de mortier... et j'en avais aussi reçu un autre derrière le crâne, heureusement sans trop de gravité. Le scanner n'avait pas révélé d'injure au cerveau... un cerveau qui parfois fonctionnait un peu trop vite pour un légionnaire en blouse blanche... un légionnaire désabusé, mais pas encore traumatisé. J'avais choisi de rempiler et la médecine de guerre me fascinait. J'avais l'impression de faire reculer les murs de l'absurde... Et puis je lisais beaucoup, pendant mes temps libres ; je trainais une cantine bourrée de bouquins ; du lourd : entre Dostoïevski, Nietzsche et les existentialistes, mon cœur balançait. Je découvrais aussi Cioran et son « *Traité de décomposition* ». Le nihilisme me convenait, mélangé à un peu de cynisme et d'humour, l'espoir des pauvres et leur consolation ; une position qui paraissait assez bien correspondre à notre situation,

en Afghanistan ou ailleurs, même dans le monde civil manipulé et anesthésié par la consommation... L'homme réduit à l'état de fourmi et heureux de l'être. Le meilleur des mondes, en quelque sorte !

J'ai attaché une extrémité du hamac au tamaris un « *ethel** » au Sahara, qui me couvrait généreusement de son ombre et l'autre extrémité à un crochet métallique rouillé, fiché dans le mur de l'école et qui n'avait pas d'usage apparent. Un petit vent chaud faisait frémir les ramures. J'ai laissé échapper un soupir de soulagement, de bien-être, avant de m'installer sur cette couche de fortune. J'avais pris un bouquin avec moi, que je ne lirais pas. Mes yeux brûlés par l'éclat impitoyable du ciel se fermaient, sans me demander la permission. Il y avait des mouches qui me tournaient autour... c'était inévitable : dans tous les déserts du monde il y a des mouches ; elles font parties du tableau, de l'écosystème (un terme à la mode) et rendent la vie impossible à toutes les personnes qui désirent un repos mérité à l'extérieur des habitations.

J'entendais leur bourdonnement incessant, strident, mais je me suis quand même assoupi quelques minutes. Cependant, ces mouches-là ont la faculté naturelle – et pour elles indispensable et instinctive – de piquer chaque surface de peau accessible appartenant à un quelconque mammifère, moi en l'occurrence, pour s'alimenter en sang frais.

J'ai ressenti une forte douleur à la cheville et je me suis redressé brusquement pour me gratter... C'est alors que j'ai surpris, venu de nulle part, un autre bourdonnement, une octave plus bas que celui du froufrou d'une mouche ordinaire, accompagné d'une sorte de chant monocorde, qui m'a rappelé la vibration à haute fréquence d'un aspirateur ou d'une tondeuse à gazon déréglée. Une tondeuse ou un aspirateur en plein désert ! Au milieu de mon léger délire onirique, je me suis surpris à rire : évidemment, la hamada avait besoin d'un sérieux nettoyage, la poussière recouvrait tout... Dans l'oasis on baignait presque constamment dans une brume jaune, malsaine, qui

faisait tousser les gosses pendant les leçons. Mais l'herbe y était rare, voire inexistante...

Ce bruit étrange venait de l'horizon de l'ouest et j'ai rapidement compris qu'il devait s'agir d'un quelconque engin volant qui se dirigeait vers nous. J'ai identifié ce son comme le bruit provoqué par un ou plusieurs moteurs à hélices ; des pales tournant à haut régime en altitude ; j'en ai déduit qu'il y avait nécessairement quelqu'un qui cherchait à atterrir sur le petit aéroport de fortune, situé à cinq cents mètres des habitations... Un avion ou un hélicoptère en détresse ? J'ai fait quelques pas sous l'arbre, complètement réveillé. Le bruit s'est amplifié ; c'était bien celui d'un avion à hélices, comme au bon vieux temps, mais de petite dimension, et qui tournait à haute fréquence... un jouet dans le ciel ! J'avais la bizarre impression qu'il tentait de me dénicher, comme une personne recherchée ; qu'il s'adressait directement à moi. Le tempo de mon existence s'accéléra soudain, mon destin surgissait du ciel, du néant, de nulle part... Je les ai vues soudain : deux ombres noires, comme des oiseaux de proie. Les ailes de la mort. J'étais paralysé par la peur et l'étonnement.

L'explosion m'a surpris là, debout, le regard fixé sur le mur ocre et lézardé de l'école. Une explosion, une déflagration, qui m'a semblé titanesque, comme le rugissement de colère d'un dieu antique. J'ai alors senti ce géant qui me prenait par les épaules pour m'envoyer planer à une dizaine de mètres sur le sol caillouteux, avec toujours ce bruit d'enfer derrière moi... J'ai mal réussi mon atterrissage, ma tête a porté violemment sur un bloc de lave et mon bras gauche a heurté le sol plutôt râpeux de ce côté-ci de l'oasis. Les premières dunes n'étaient qu'à une centaine de mètres de moi ; elles auraient amorti le choc...

J'ai perdu conscience pendant un certain temps, quelques secondes ou quelques minutes, mais la douleur de mon bras, probablement cassé, m'a réveillé rapidement. Je me suis mis à genoux, et j'ai

regardé autour de moi, effaré, sans repères, l'estomac noué par l'angoisse. Le décor paisible de cette matinée lumineuse, l'ocre des maisons, la chevelure verte, ébouriffée des palmiers avait été complètement effacés. Mon tamaris n'était plus qu'un souvenir et l'école... Bon dieu... l'école, le dispensaire !

Je me suis mis debout pour tenter d'y voir plus clair à travers ce nuage de poussière jaune, un écran flou, qui retombait lentement sur terre, comme un léger voile de tulle, tout en dérivant vers le nord-est, poussé par le sirocco. Des lueurs rouges, sinistres, rampaient tels des feux follets entre les décombres, ondulant sous la brise. Puis le ciel s'est dégagé, et un peu de bleu a complété ce tableau apocalyptique. Et j'ai compris que je ne reverrai plus jamais l'école et mon dispensaire : tout n'était plus que ruine ! Seul un mur tenait debout, comme par miracle. Je me suis encore approché et je l'ai vue : une femme, de l'autre côté des ruines, à une dizaine de mètres, une des sœurs Hamo probablement, mes voisins... Elle hurlait comme une folle ; elle aussi m'avait repéré. Elle s'adressait à moi, avec une voix de démente en arrachant son voile et des mèches de cheveux ; elle se griffait le visage. Une vision insoutenable. J'ai compris quelques mots : du « *tamachek** » et de l'arabe avec des mots en français qui sortaient de sa bouche comme un flot vomissant : « Maudits, nous maudits, toubib... Allah est grand... Allah est tout puissant : « *Allah ou akbhar* »... lui tuer, frapper où il veut... la famille, la maison, tout détruit... les roumis maudits, toi maudit, nous tous maudits, les enfants... « *Mektoub, mektoub** » Des morts, partout, « *moute** », mon père, mes sœurs... « *Chouf** les enfants... Pourquoi nous, toubib ? Allah en colère... pourquoi nous ? « *Alesch**, *alesch...* toubib ! Toi tu comprends ? »

Elle se trouvait de l'autre côté de la petite cour, abritée auparavant par une haie de figuiers centenaires. Maintenant il n'y avait plus de figuiers, plus de cour, plus d'école, plus rien, sauf elle et moi. La

vieille se roulait maintenant dans la poussière, recouvrait son corps de cendres... C'était le rite ancestral face à la mort...

Soudain, j'ai eu comme un réflexe sensé : l'impression de me réveiller en face du désastre. Où étaient passés mes petits malades, et les gars du dispensaire qui me donnaient un coup de main pour une poignée de couscous ? La cour était encombrée de gravats et je n'avais pas immédiatement repéré les corps. Peut-être qu'inconsciemment je ne voulais pas les voir ; c'était tout simplement impossible... ce matin encore.... Je me suis avancé de quelques mètres, mon bras me faisait terriblement souffrir et j'ai ressenti une vive douleur dans la hanche : un rappel de mes anciennes blessures, mises à mal par ma chute. J'étais au bord de l'évanouissement, mon cœur battait à tout rompre. Devant moi, entre les débris de mon école, ils étaient presque tous là, sauf peut-être quelques corps restés dans le dispensaire, sous les briques de pisé et les blocs de ciment.

J'avais probablement l'air d'un parfait abruti, blanc de poussière, comme la femme qui continuait à geindre en face de moi. J'ai repéré les cadavres d'après les vêtements colorés qui faisaient des petites taches gaies, dispersées au hasard, sur les côtés du tas de ruines et entre les pans de mur. Je comptais à haute voix, en m'aidant de mes dix doigts, comme pour faire reculer le pire, l'inéluctable vérité. Il y avait au moins quinze corps, mais le compte n'y était pas... Des poupées disloquées, des pantins habillés comme pour la fête. Il n'y avait pratiquement que des enfants, leur taille n'atteignait pas un mètre cinquante, et même moins d'un mètre. Comme je donnais aussi classe dans le dispensaire (que j'appelais pompeusement « mon école »), j'accueillais parfois des gamins du niveau « maternelle » pour les occuper à des petits travaux pratiques. Il y avait aussi les malades, peu nombreux, qui suivaient avec intérêt les progrès de mes petits protégés.

Évidemment, tous ces gens me servaient de couverture, ma mission d'informateur était en principe secrète et je faisais mon rapport hebdomadaire à Tamanrasset, de vive voix à mes contacts algériens, pour éviter les écoutes de l'adversaire. Les « djihadistes » avaient parfaitement assimilé notre technologie et le gouvernement français ne voulait pas non plus que les Américains mettent leur nez dans nos affaires, depuis le Maroc voisin ou la Mauritanie, où ils avaient des camps d'entraînement.

Pour l'instant, j'errais comme un fantôme, soulevant des tissus sanglants, retournant des corps. Il n'y avait toujours pas le compte... Le reste était enseveli sous les décombres de l'école. Ceux-là, que j'avais devant moi, avaient été soufflés comme des fétus de paille par l'explosion, et ils avaient atterri au milieu de la cour. Mes idées commençaient à se brouiller dans ma tête. La seule chose que j'ai retenue (je m'en suis rappelé plus tard), c'est qu'il manquait encore une dizaine de corps.

Et puis, tout s'est mis à basculer autour de moi. Des gens accouraient de toute part : les habitants d'Idélès, l'oasis maudite, réveillés par la terrible explosion. Les trois auxiliaires algériens étaient aussi là, ahuris, leur arme inutile à bout de bras. La chaleur était intolérable et j'ai senti que je perdais pied. J'entendais encore les cris de la folle qui pleurait la mort de sa famille et qui invectivait le ciel. Un soldat est venu à mon secours et je me suis évanoui entre ses bras. Je crois que je pleurais des larmes de sang.

Plus tard, j'ai repris conscience dans le poste, un jeune militaire était penché sur moi. Je crois qu'il priait, mais je n'en suis pas sûr. Dans ce pays, tout le monde prie avant de commencer à s'étriper ! Ils avaient bien assimilé la leçon des Occidentaux qui avaient fait de même pendant des millénaires. Mais ils y mettaient plus de conviction, en apparence du moins. Comme je n'y connais rien en matière religieuse, j'évite de me poser trop de questions... Le garde

m'a dit : « Nous avons eu Tam par radio ; ils vont envoyer des secours... » Il n'a pas fait d'autres commentaires, j'ai trouvé ça étrange... D'habitude on se taillait des bavettes interminables avec ces jeunes gars venus du nord et qui s'ennuyaient à mourir dans le Grand Sud ; ils écoutaient nos exploits contre les Talibans, avec Ahmed qui en rajoutait toujours un peu...

Je me suis soulevé sur mon bras valide, l'autre bras me faisait toujours très mal. Mais quelqu'un de bien intentionné avait installé une attelle de fortune au niveau de la fracture. Sûrement pas les militaires algériens qui étaient peu habiles et ne prenaient jamais d'initiative. Ils avaient trop peur des conséquences, d'encaisser des remontrances de la part de leurs supérieurs... Une armée de fantoches, des hommes mal soudés, en face de types déterminés et entraînés, prêts à mourir...

Devant l'entrée, à contre-jour, j'ai repéré une silhouette familière : Ahmed, mon vieux compagnon... Il était vivant ! Je me suis alors souvenu que je l'avais envoyé chez le « *Mozabite** », un exilé, qui tenait une épicerie de l'autre côté de la palmeraie. Il devait aussi récupérer la Jeep en révision chez le mécano, un cousin de l'épicier. J'avais un besoin urgent de savon et de quelques bricoles pour faire tourner le dispensaire. Je lui ai dit, avec une voix tremblante que je ne me connaissais pas :

« Dieu soit loué, Ahmed... j'ai cru que tu étais avec les gosses, dans cet enfer ! Je perds un peu la boule, mon vieux... j'avais oublié : le savon, l'épicerie, la voiture... Tu es en vie grâce à un pavé de savon de Marseille ! J'avais envie de pleurer à nouveau... le choc m'avait complètement démoli. Les autres avaient déjà compris ; ils secouaient la tête avec commisération. Je n'allais pas beaucoup mieux que la vieille Hamo qui s'arrachait les cheveux, en face de moi, une heure auparavant. Ahmed s'est assis sur le lit de camp.

« Chef, toi aussi beaucoup de la chance, grâce à Dieu « *Amdullilah !* »... J'ai soigné ton bras, une fracture... Je les ai vus les

avons ; deux avions, équipés comme pour la guerre, au moins quatre roquettes sous les ailes. Eux venir pour tuer, sidi Legoff ! Pas de doute... Allah les maudisse ! Ces engins-là, c'est pour observer, normalement... pour des photos, des films... C'est pas normal... ils venaient pour tuer... *nous* tuer avec des gens d'Idélès ! C'est un crime par Allah... un crime ! »

J'ai approuvé en dodelinant de la tête ; toute cette histoire me paraissait irréaliste, invraisemblable... qui avait intérêt ? Les Français ? Je travaillais pour eux... alors : les Américains ? Les Russes, et qui encore... les Chinois ? Tout cela n'avait aucun sens. J'étais plongé dans l'absurde ; le meilleur des mondes venait de basculer dans l'arbitraire et le chaos. Je retrouvais mes auteurs préférés et leur vision cataclysmique et pessimiste (réaliste) de l'humanité...

« Je n'ai pas de réponse, Ahmed. Mais je sais une chose : c'est que cette attaque de drones n'était pas un jeu vidéo. Les types aux commandes de ces saloperies avaient parfaitement identifié une cible dans l'oasis. Des saligauds... Ils connaissaient l'existence du dispensaire et probablement notre rôle de chien de garde en face des djihadistes... Ils ont cherché à nous atteindre en sacrifiant des dizaines de civils... des enfants Ahmed... des enfants, la plupart malades de surcroît. Bon Dieu de bon Dieu ! Quels sont les salauds... J'ai mal au bras Ahmed, fais quelque chose ! La morphine... vite ! Je commençais à délirer un peu, j'avais soif, je souffrais comme un vieux chien blessé.

— Moi resserrer l'attelle ! Pas bouger sidi Legoff... Ils ont appelé Tamanrasset. Les secours arriver... la nuit... avant minuit. Hélas, plus de morphine : la pharmacie... elle soufflée, avec la maison !

— Y font quoi là-bas ? Il y a d'autres survivants, des blessés ?

— C'est terrible, chef, les familles venues pour les corps... tous ces enfants ! Des blessés graves, mais... eux pas tenu le coup ! Les secours... pas avant la nuit, par la piste. Les hélicos en opération dans l'Adrar... chez les Iforas ! Au village, des parents te rendent

responsable ; eux pensent que toi jeter le mauvais sort sur l'oasis, l'école. Toi visé... pas les enfants, les civils. Chef, y faut pas retourner là-bas... Et maintenant... Ils vont veiller, un peu de temps ; après, les enterrer, au plus vite. À cause de la chaleur... encore plus de quarante degrés et le soleil se coucher, seulement. Les hommes creusent les tombes... Personne parler, beaucoup prier... »

Je comprenais l'attitude de la population, sa colère... La douleur de ces gens devait être immense ; comme moi ils cherchaient une explication, un responsable, moi en l'occurrence. C'est comme si j'avais volontairement attiré ces drones sur nous, ces armes diaboliques. Des armes de lâches. J'ai dit à Ahmed :

« Retourne au dispensaire et fais-toi discret. Essaie de retrouver des traces ou des restes de ces putains de fusées. Peut-être qu'on pourra en tirer quelque chose ? Prends le téléphone portable, je l'ai laissé dans la Jeep... Fais des photos, elles serviront ! Il y a un flash... Sois discret Ahmed... Cette histoire sent mauvais, elle pue si tu veux mon avis !

— « *Ouarha** », m'sieur Lucien, je crois moi comprendre... c'est un peu « *chouia** » comme là-bas, hein ? Nous quand même bien sorti... « *Amdulillah, Allah ou akbar !* » Moi faire aussi les photos... on ne sait jamais... « *Moulana chouf** ! »

— Oui, comme à Kaboul, ou pire encore. Alors discrétion, vieux garçon... c'est le mot d'ordre : *discrétion* ! Pas de communication, dans un premier temps ; tu m'enverras quelqu'un de confiance... en cas de séparation... un mot ou un signal. Je serai probablement encore à Tamanrasset. Ensuite, si tu trouves des indices et en cas de nécessité, tu balances tout à la presse, en France et ailleurs... Tout, tu m'as compris ?

— D'accord, chef, bien reçu... »

Pendant mes instants de lucidité, je pensais aux événements, et je trouvais la situation malsaine, explosive. C'était le mot clef après un pareil massacre qui me paraissait délibéré ? Mais je n'avais aucune preuve concernant les responsabilités. Il ne restait plus qu'à attendre et je nageais dans un épais brouillard. Cependant, mon sens aigu de la guerre — eh oui ! C'était mon métier, un métier très paradoxal : tuer ou blesser des gens avec ma section et ensuite essayer de les réparer pour qu'on puisse à nouveau les esquinter pendant les interrogatoires ; comme à la belle époque, pendant la guerre d'Algérie ! — Mon sens aigu de la guerre, donc, me disait que nous étions en train de vivre un événement exceptionnel, qui pouvait faire beaucoup de bruit... D'où les recommandations réitérées de prudence à mon vieux compagnon d'arme. Je l'avais gardé avec moi, malgré sa cuisine exécrable, je l'ai dit, mais il était d'une fidélité à toute épreuve. Mes états de service et mon grade de médecin-major (un grade symbolique) m'autorisaient cette petite dérogation. On formait un tandem reconnu pour son efficacité face aux situations embrouillées, délicates... Il y en avait souvent dans la Légion étrangère, de ces situations ingérables : les gars pétaient les plombs, surtout les jeunes... Pas à cause des combats, il y en avait si peu... mais à cause de l'*ennui* qui nous collait à la peau en dehors des périodes de conflits. L'ennui, le *cafard* qui, même dans la vie civile, détruisait l'entente entre les conjoints, rongait les individus... L'ennui, imprévisible et insidieux, poussant des hommes à l'acte ultime, ceux qui n'avaient pas la capacité ou l'envie de faire un retour sur leur existence vidée de toute substance... ou à cause de cela ! Des types se flinguaient régulièrement à la Légion, faute d'adversaires... Ils ne recevaient pas de médaille posthume. Et aujourd'hui, après ce cauchemar, on était dans la merde jusqu'au cou ! La suite devait me donner raison.

Ils sont arrivés sur le coup des onze heures ; une lune spectrale se levait avec nonchalance au-dessus des crêtes déchiquetées. Ils avaient fait vite : une Jeep, deux automitrailleuses qui se sont mises en position à proximité des ruines du dispensaire, et l'ambulance militaire qui venait me récupérer. Le médecin-chef était absent, c'est donc un jeune toubib qui m'a examiné, sans dire un mot. Après quelques minutes, il a conclu : « Rien de très grave, la fracture est franche ; on vous mettra un plâtre à l'hospice. Je vais vous faire une injection de morphine. Une bonne dose, docteur, la piste est mauvaise... Vous allez faire de beaux rêves ! »

Il avait de l'humour, c'était déjà ça de gagné et j'attendais depuis des heures la fin de mes souffrances, le bras, la hanche etc. Mon sauveur a d'ailleurs remarqué :

« Pour la hanche, il faudra refaire une radio... il est possible que la colonne soit aussi atteinte... Paraît que vous avez fait un sacré vol plané. Terrible cette explosion : cette fois ils ont mis le paquet ; on ne les attendait pas si vite de ce côté de la frontière...

— Attendez, de quoi parlez-vous ? Je les ai vus, les drones et je ne suis pas le seul... d'ailleurs...

— D'ailleurs quoi ? Je ne vous comprends pas... »

Je me suis tu soudain. Je me mordais les lèvres de dépit ; je me serais tapé la tête contre le mur, si j'avais pu. Quel imbécile je faisais ! J'avais recommandé de la *discretion* à Ahmed et voilà que je vendais la mèche en quelques secondes, devant ce jeune con qui allait faire son rapport à ses supérieurs et au brigadier Carozzi, mon chef. Il fallait au plus vite réparer cette erreur, jouer au débile, au type choqué, marqué à vie... L'autre dévidait déjà le fil de la version officielle des événements, une leçon bien apprise : il avait dû être « *briefé* » avant son départ pour Idélès.

« Le colonel nous a dit que les terroristes, deux ou trois hommes, avaient piégé les bouteilles de gaz avec un pain de plastic, pendant votre sieste, dans la cuisinette de l'école. Ces types vous ont démasqué, major Legoff ! Le colonel Boudjeda a reçu le message radio vers quinze heures environ... Il est en tournée d'inspection pour quelque temps ; c'est le lieutenant qui nous a avertis. Une grosse légume le colonel, comme vous dites en France ; il représente les généraux de notre armée. Une coïncidence... Malheureusement nous étions tous en opération à ce moment-là. Nous manquons d'effectifs... Sinon... mais les deux meurtriers ont été rapidement abattus par un de vos gardiens. Ils vont être relevés : ils font le voyage avec nous...

— C'est exact, je connaissais la présence de ces deux hommes dans l'oasis. On les surveillait, c'étaient les ordres ; ils paraissaient plutôt pacifiques — je n'ai pas parlé du troisième larron, blessé, et que j'avais soigné en douce... les deux autres l'avaient évacué et ils étaient revenus quelques jours plus tard ; ils m'étaient très reconnaissant et moi je jouais avec le feu. Mais un homme blessé est un homme blessé, et j'avais encore un vieux reste d'éthique, malgré l'Afghanistan !

J'ai repris : « Étonnant comme on peut se tromper ! Des terroristes ? Ils cachaient bien leur jeu, n'est-ce pas ? Il est évident qu'ils ont tenté un coup d'éclat, histoire de laisser un message clair à l'armée algérienne et de donner un signal à leurs petits copains. Avec cette chaleur, la fatigue, j'ai cru voir des formes dans le ciel, au-dessus de nous. Mais Ahmed m'a parlé d'un vol de pigeons, il a certainement raison... je suis surmené ces derniers temps... »

— Qui est Ahmed, docteur ?

— Mon compagnon, un vrai guerrier, un renard du désert... et un mauvais cuisinier. Il me sert aussi d'infirmier, depuis l'Afghanistan. À l'heure qu'il est, il doit se trouver quelque part au milieu de la palmeraie. Ces événements l'ont choqué : il connaissait bien les

enfants... Il va certainement rester un certain temps à Idélès, pour soutenir tous ces gens en deuil...

— Bien sûr, d'ailleurs vous me semblez passablement secoué. Le médecin-chef vous examinera dès notre arrivée à Tam ; il connaît bien la médecine de guerre et s'occupe des traumatismes psychologiques, suite aux scènes de combats, ou aux événements violents... Enfin je ne vous apprend rien, vous êtes de la maison...

— Je vais vous étonner, mais nous autres, les guérisseurs, nous souffrons comme n'importe qui ! Il m'arrive d'avoir des hallucinations... et la prise régulière de morphine (à cause de ma hanche) n'arrange rien. Je prends parfois des vessies pour des lanternes et Ahmed me corrige. Après tout, nous sommes au pays des mirages, pas vrai ? Surtout en été... »

Il acquiesça, rassuré. Je crois avoir bien joué mon rôle, mais le gaillard était futé et je devais être constamment sur mes gardes. Il termina notre entretien avec quelques mots rassurants : « Il n'y a pas urgence prenez du repos... Nous partirons en début de matinée ; j'ai encore quelques points à régler avec le lieutenant qui commande notre détachement. Il va venir vous trouver, pour l'instant il interroge vos trois gardiens... Alors à plus tard, après le lever du soleil...

— À plus tard ! Et merci pour la morphine et les infos... je comprends la situation... »

Il disparut comme une ombre et moi je m'enfonçai enfin dans un sommeil bien mérité. J'étais épuisé mais j'avais quand même réussi à rattraper le coup. Du moins, je le croyais !

J'ai senti un rayon de soleil me balayer le visage ; il provenait d'une ouverture en forme de meurtrière, en face de moi. La porte était fermée. J'entendais un bruit de conversation, en arabe, provenant de l'extérieur. L'oasis se réveillait de son cauchemar ; un cauchemar qui avait le goût amer de la réalité !

Mais sur le moment, je n'ai pas compris ce que je faisais dans le poste ; il y avait une table et deux fusils à répétition qui reposaient dans un coin de la pièce, accrochés à un râtelier de métal. Sur le mur taché de chiures de mouches, une photo déjà jaunie du président Bouflicka et une autre de Boumediene, le sauveur de la nation, le petit père des peuples. Les anciens du FLN régnaient toujours en maîtres et ils savaient utiliser des arguments anticolonialistes, basiques, dans leur relation avec la France... en particulier pour cacher leurs propres travers !

Subitement, je me suis rappelé les événements et ce rêve atroce qui me torturait ; j'en sortais à peine avec un début de migraine. J'ai hurlé de peur et d'angoisse, le visage couvert de sueur et la porte s'est ouverte à la volée. Le jeune médecin est entré en coup de vent, comme si le poste avait été attaqué. Tout le monde était à bout de nerfs dans cette oasis diabolique. Il m'a interrogé, anxieux :

« Que se passe-t-il, docteur Legoff ? J'ai cru qu'on vous avait agressé... Vous n'êtes plus en sécurité ici. Ils s'occupent de votre rapatriement, à Tam, encore un peu de patience. Il faudra vous soigner à Alger... Ils parlent de vous renvoyer éventuellement en France... vous êtes en état de choc... J'avais repris mes esprits mais ma respiration était encore haletante et mon bras me faisait mal.

— Tout va bien militaire... Tout va bien ! C'est seulement ce cauchemar. J'ai revécu la scène, vous comprenez, c'est pire que dans la réalité... Je les vois encore... les visages des gosses, dans les gravats...

— Je comprends, Legoff, on va s'occuper de vous, vous isoler. Quelque temps en clinique, c'est le mieux. Les gens vous en veulent

terriblement, et même à Tam... Ils pensent que c'est à cause de vous... De plus votre chauffeur a disparu, à la faveur de la nuit, avec votre véhicule de service. Le garagiste est formel... mes gens le recherchent activement : c'est un témoin clef ! »

Il mentait mal, ce jeune homme ; en fait il ne connaissait pas les habitants d'Idélès. Malgré une réaction négative, légitime, de la population, immédiatement après la frappe des missiles, les gens savaient que j'étais là pour eux et que je leur étais indispensable. Je n'étais pour rien dans cette attaque aveugle et ils le savaient aussi. Je les avais soignés régulièrement ces derniers mois et de nombreux liens d'amitié avaient été tissés entre nous. Je n'aimais pas non plus ce ton de familiarité de la part du jeune médecin. Il me traitait presque comme un grand malade. J'ai eu l'impression qu'il parlait au nom de quelqu'un d'autre. Ma hiérarchie probablement et le commandant algérien en place à Tam... Ils attendaient tous des instructions d'Alger, la réaction des généraux, du ministère, et cherchaient à banaliser l'événement. Ce n'était pas difficile à deviner...

« Je vais faire préparer l'ambulance pour votre transfert... mes hommes patrouillent une dernière fois dans la palmeraie. Nous ramènerons les cadavres des deux terroristes... il y en a peut-être d'autres ? Un voisin a parlé de trois personnes ? Mais le troisième, s'il existe, a disparu. Il est peut-être encore caché dans l'oasis ? Qu'en pensez-vous ?

— Aucune idée. Vous savez, je croisais beaucoup de monde dans mon dispensaire et c'est Ahmed qui s'occupait des courses et des visites « *en ville* ». C'était son expression. Nous vivions vraiment isolés dans ce coin de désert.

— Je vois... nous partirons dans une petite heure « *Inch Allah* ! ». Toujours pas de nouvelles du chauffeur... c'est ennuyeux.

Quoi qu'il en soit, soyez prêt ! Et n'oubliez pas vos documents : ils pourraient être précieux... vous tenez un journal ?

— Oui, mais je n'ai pas trop le temps de le mettre à jour, justement. Ce n'est pas un journal très conventionnel ; je crois avoir relaté les quelques heures vécues avant le drame, avant ma sieste interrompue... mais je n'ai pas une bonne mémoire. Il était dans la boîte à gant de la Jeep... Quelques feuillets... »

Moi aussi je mentais comme un arracheur de dents : je n'avais matériellement pas eu le temps ou l'occasion de décrire l'attaque surprise par les drones, leur nombre et leur forme. Mais je tenais à l'amorcer, rien que pour voir sa réaction. Ce journal devait logiquement l'inquiéter, surtout après la disparition d'Ahmed qui avait emporté mes notes ; il n'était pas prévu au programme et Carozzi ne serait pas content non plus. Je m'en fichais...

— Un de mes hommes vous aidera à rassembler vos affaires... le matériel médical, ou plutôt ce qu'il en reste ! Il rajouta, avec de la surprise dans la voix :

— Vous lisez beaucoup, j'ai vu votre cantine : elle est intacte, protégée par le mur qui est encore debout... une chance !

— Oui... en lisant, j'ai l'impression de parler avec des êtres humains, des vrais ; d'aller en profondeur chercher un reste d'humanité ; tous ces types, ces écrivains, se livrent dans leurs bouquins. Ils sont nus devant leurs lecteurs. Vous saisissez ? Ce n'est pas le cas dans notre vie quotidienne, malgré les progrès de la communication, du monde numérique... ce monde qui n'est plus le mien... vous êtes encore jeune et vous allez devoir faire avec ! C'est un peu comme si nous étions reliés par un réseau de conduites forcées, un réseau de drainage mais vide, sans eau, à sec, comme les collines volcaniques qui nous entourent... une toile inutile qui encombre vos ordinateurs !

— Pourtant internet relie les peuples, chez nous, dans le Maghreb...

— Si peu... Chez vous la TV et l'internet servent surtout à manipuler les gens. Vous oubliez la censure... et les jeunes sont trop maladroits ; ce n'est pas un outil pour eux... Qu'avez-vous à dire, hein ? Sinon constater votre impuissance face aux marchands, aux multinationales, les princes du deuxième millénaire... Ils viennent pomper vos réserves, le pétrole, l'uranium ! Ce n'est pas nouveau !

— Vous êtes bien amer, docteur...

— Il y a de quoi !... Mais j'étais satisfait : Ahmed leur avait glissé entre les doigts et, comme disait le médecin militaire, c'était effectivement un témoin clef qui pouvait leur causer pas mal d'ennuis. Il avait certainement récupéré quelque chose pendant la nuit, sur les lieux du drame, à la barbe des soldats, dépassés par les événements et harcelés par les parents des victimes.

Ensuite, il m'a quitté et je me suis replongé dans ce rêve qui me hantait, comme un remord éternel, alors que la chaleur du matin commençait à s'installer dans la pièce. J'avais comme un besoin irrésistible de revoir ces images d'horreur et de terreur. Elles me collaient définitivement à la peau. J'étais comme un promeneur au bord du vide, sur une plate-forme instable, avec le désir profond de sauter : une sorte de désir morbide d'aller jusqu'au bout, de me fustiger... je me sentais coupable !

Je me suis assoupi. J'ai revu la cour dévastée, la femme en face, le regard halluciné, accusateur, avec ses voiles déchirés, en loques autour d'elle. Mais elle avait grandi et me cachait l'horizon rouge des falaises volcaniques, au-dessus de la palmeraie. Elle désignait les corps, un à un et j'ai compris qu'elle me demandait de les reconnaître. J'ai fait « *non* » de la tête ; j'étais incapable d'articuler un mot et mon bras blessé pendait lamentablement, sans vie, le long de mon flanc gauche. J'ai ressenti alors très vivement une impression de colère qui venait d'elle : cette femme avait pris possession de mon corps et de mon

âme. J'ai obéi comme un automate et je me suis avancé dans la cour mortelle, encore baignée dans une poussière fine, dans le grand soleil qui éclairait maintenant chaque détail d'une lumière crue. Je flottais au-dessus des gravats et des briques rouges. Tout était rouge d'ailleurs, comme à travers un filtre coloré : les collines au loin, les arbres de la palmeraie, le ciel et le soleil, un astre sanglant et muet qui contemplait la scène, indifférent...

J'ai retourné le premier corps pour voir son visage. C'était un jeune gosse que je soignais pour une varicelle ; je l'ai reconnu à son pantalon de pyjama orné de motifs géométriques. Son visage était blanc comme de la craie et ses yeux saignaient. Ils étaient ouverts et me regardaient avec surprise et un peu de reproche, comme si l'enfant m'en voulait de ne pas avoir su le protéger contre ce mécanisme infernal venu du ciel. J'ai caressé son visage meurtri ; il m'a souri... J'ai pleuré en regardant mes mains tachées de sang. Il a dit quelque chose, mais sa bouche n'était plus qu'un trou noir, sans dents, qui grandissait de minutes en minutes. L'enfant n'était plus qu'un corps sans tête... j'ai essayé de hurler, la terreur m'envahissait.

Près de moi, la folle m'a touché l'épaule, en désignant un autre corps, plus petit, une petite fille aux cheveux bouclés, avec une jupe en laine noire, relevée jusqu'au-dessus des genoux, dans une pause presque indécente. Une poupée désarticulée, à l'instar de ces jouets que l'enfant jette soudain avec mépris derrière lui pour passer à autre chose, à un autre jeu. C'était la petite Nadia, j'ai reconnu son visage tourné face au ciel immense et blanc comme du métal. Son cœur battait encore, mais elle se desséchait au soleil et rapetissait à vue d'œil. Il fallait faire quelque chose : je me suis retourné pour appeler du secours...

Devant moi, j'avais maintenant tout le village rassemblé. Nadia était une fille de chef, et son père, le visage couvert du « *litham** », en face de moi, réclamait son enfant. La foule scandait une phrase en

« *tamachek** », et j'ai reconnu quelques mots : il était question de haine et de lâcheté... de vengeance aussi ; le cercle infernal de la guerre se refermait. Ces gens étaient des guerriers touareg, ils vivaient par le passé de rapine et semaient aussi la terreur et la désolation. Mais ils savaient regarder la mort en face. Cette fois, la mort n'avait pas de visage... elle était partout, tel un fluide qui s'épanchait entre les maisons de torchis, barbouillant les murs et la foule, n'épargnant personne. Le ciel, dernier refuge des croyants, était aussi complice : il envoyait sa foudre décimer le troupeau... une foudre artificielle, faite d'acier et d'aluminium, activée par des puces électroniques, des programmes de terreur, des circuits intégrés... inventés pour désintégrer ! Une technologie de pointe au service de madame la mort qui avait pris un visage très humain, très moderne, avec l'élégance de l'oiseau. Un oiseau de feu qui pouvait frapper n'importe quand et n'importe où. Depuis l'espace on ne pouvait pas faire la différence entre un civil et un soldat de Dieu. J'ai ricané en prononçant ce nom maudit : Dieu ! Celui-là, il était toujours présent sur les lieux de massacres ; il participait parfois, enfonçant son glaive dans une poitrine d'enfant, coupant une gorge au passage et buvant le sang de ses victimes. L'anathème avait été prononcé sur l'oasis.

Soudain le ciel s'est assombri et j'ai entendu, au-dessus de moi, des bruits d'ailes qui faisaient comme un claquement sec, suivi d'innombrables froissements, des chuintements, tels des volatiles en vol plané. Les gens ont levé la tête, en même temps que moi, surpris... Une multitude de corbeaux géants tombait sur nous, en essayant de viser la tête et les yeux. Ils s'acharnaient sur les corps des petites victimes que les habitants avaient alignés devant eux, enroulés dans des draps immaculés. J'ai pensé à des gros vers, des larves, qui allaient éclore dans les fosses creusées à la hâte par les parents ; mais les oiseaux n'abandonnaient pas facilement leur proie et les suaires improvisés se coloraient de rouge à l'emplacement de la tête. Les

oiseaux festoyaient devant nous, déchiquetant les petits cadavres et s'attaquant même aux adultes. Un tapis noir, mobile, grouillant d'ailes luisantes, recouvrait les gens et les choses, les vivants et les morts.

C'est alors qu'Ahmed, comme un justicier sorti de nulle part, est subitement entré dans mon cauchemar ; il était très grand, comme la folle qui avait disparu de ma vision et qui avait dû retourner dans son enfer personnel. Ahmed tenait fermement un fouet doré dans sa main droite et il balaya de son instrument, en quelques coups d'une violence inouïe, ce tapis de jais plumeux et morbide, qui paralysait les témoins pétrifiés de cette scène affreuse.

Ensuite, Ahmed m'a rejoint, un sourire satisfait sur sa face ridée ; il a prononcé quelques mots... et je me réveillai soudain en sueur mais les lèvres sèches. Le lieutenant qui commandait le détachement de Tamanrasset, me regardait attentivement, tête nue, visiblement inquiet et impatient :

« Docteur Legoff, nous partons à l'instant... Vous avez fait un cauchemar, il me semble. Je vous ai entendu parler à haute voix depuis quelques minutes. Vous parliez d'oiseau, d'une plaie venue du ciel, des corbeaux... enfin j'ai cru comprendre ? Oui, des corbeaux qui auraient ravagé votre dispensaire, déchiqueté les victimes de l'attentat... c'est étrange, n'est-ce pas ? Il n'y a pas d'oiseau dans ce désert stérile. Rien que des pierres et du sable ; même les gens sont pétrifiés dans ce pays abandonné par Allah. Au fait : je confirme la disparition de votre chauffeur. Mais il y a du nouveau : votre Jeep qui était en révision dans le garage, derrière la boutique de l'épicier, le « *Mozabite** », s'est aussi envolée, comme vos corbeaux... il faudra m'expliquer ça, vous étiez très liés avec votre chauffeur, non ?

— Oui, très liés. On a baroudé ensemble ; ce n'est pas un secret, on a dû vous rencarder sur nous à Tam... Mais quel rapport ?

— Allez savoir ? Il est peut-être de mèche avec nos ennemis ? Ces gens ont appris à infiltrer n'importe quelle armée... de vrais

caméléons... comme chez nous, les anciens du GIA... on les retrouve parfois dans les villages, au Niger ou au Mali. Les Français en savent quelque chose : ils sont difficiles à débusquer... ils se fondent dans la population terrorisée !

— Je me porte garant d’Ahmed, il est fidèle !... » Je n’en dis pas plus ; Ahmed était maintenant ma carte maîtresse.

Le lieutenant parut satisfait. Il se leva, songeur, en lissant sa moustache et remit son couvre-chef sur son crâne pelé. Il appela deux de ses hommes et ils m’installèrent sur une civière pour me transporter dans l’ambulance qui attendait, parquée devant le poste. La chaleur était déjà écrasante et je sentais le vent d’est qui me cuisait les joues. J’ai reçu des particules de sable dans les yeux et j’ai fermé les paupières. J’ai entendu un militaire remarquer en arabe: « Nous allons avoir du vent de sable, l’harmattan s’est levé ! Nous serons en fin de journée à Tamanrasset... si le vent n’est pas trop fort ! »

Je n’avais plus qu’à attendre, confortablement installé dans l’ambulance, avec le sentiment que la partie à venir serait dure : il fallait trouver les responsables de cette tuerie et j’étais également tout désigné comme coupable ! J’avais failli : ils apprendraient rapidement que j’avais soigné un des « *terroristes* », peut-être un chef, un émir, et la fuite d’Ahmed faisait de nous des complices potentiels.

Chapitre Deux

Tamanrasset

Les lourds véhicules roulaient à grande vitesse sur la piste qui disparaissait par instant sous une brume de sable fin, tel un voile déroulé à quelques mètres du sol. Les sommets noirs du Hoggar, l'Atakor, restaient encore visibles. Des tours et des tourelles comme suspendues entre ciel et terre, ainsi que les ruines d'une cité désertée.

Le médecin militaire a pris la parole à mon intention : « Nous devons rouler rapidement, à cause de la « tôle ondulée », la piste est mauvaise... du quatre-vingt-dix au minimum, sinon nous serons secoués comme des pruniers. C'est pas bon pour vous, malgré les sangles... Évidemment, à cette vitesse nous risquons de sortir de la piste et de capoter... c'est déjà arrivé, nos pilotes ne sont pas très doués : des gens du Nord... comprenez ? Ils ne connaissent pas bien les règles. Moi j'ai déjà cinq ans de Grand Sud, mais on s'y fait difficilement. Le désert, *l'ennui*... oui, surtout *l'ennui*... » Manifestement, ce mot était à l'origine de tous les maux !

Il se tut, songeur, et me regarda avec envie : « Vous, au moins, vous savez vous occuper : le dispensaire, vos bouquins... il paraît que vous êtes féru de botanique et de géologie. Il y a de quoi faire ici... les Pères de Foucault, à l'Assekrem étaient comme vous... en plus très près du ciel ; j'montais parfois leur faire une petite visite. Ils tombaient aussi malades, comme tout le monde. Une fois, c'était une piqûre de serpent, le frère a failli y rester... »

Soudain, l'ambulance fit une embardée, comme pour donner raison à mon ange gardien, et je vis la cabine prendre une inclinaison inquiétante. En fin de compte le véhicule s'arrêta, lentement, puis



Palabre de l'auteur avec les Harratins (anciens esclaves noirs des Touareg) à l'entrée de l'oasis d'Idélès en 1974, Grand Sud Algérien, là où tout a commencé...

